

Anne CALIFE

Membre de la Société des Gens de Lettres de France

Membre des Écrivains Médecins

Membre de la S. A. C. D

Sous le nom d'Anne COLMERAUER

Meurs la faim, Gallimard, 1999

La déferlante, Balland, 2003

Sous le nom d'Anne CALIFE

Paul et le Chat, Mercure de France, 2004

Fleur de peau, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006

Tiktaalik, Théâtre, 2006

Conte d'Asphalte, Albin Michel, 2007

Écrivain lorrain, Anne CALIFE est reconnue pour une écriture dite sensorielle, où l'auteur utilise son propre corps comme " support " artistique.

Pour son cinquième roman intitulé Conte d'Asphalte, Anne CALIFE a vécu de façon délibérée parmi les hommes et femmes " de la rue ". Le roman se trouve d'ores et déjà adapté au cinéma, Anne CALIFE en rédige actuellement le scénario.

Les rencontres organisées autour de Conte d'Asphalte suscitent toujours une participation très volontaire et dynamique du public.

L'EXPÉRIENCE DE LA RUE

Avec «Conte d'asphalte», son cinquième roman, Anne Calife nous entraîne dans un monde parallèle. Un livre sincère qui sonne vrai l'amitié. Pour l'écrire, elle a vécu dehors, dans les rues de Metz, avec ceux que l'on nomme les SDF. **Propos recueillis par Sylvie Hamel.**

sensations : odeur, toucher, toux, maladie, pluie, et des personnages avec leur histoire. J'ai tout testé : le sol dur, le froid, les drogues aussi. J'ai essayé le Subutex et le Tranxen 50. Tout, sauf l'alcool que je ne supporte pas. Là, c'était la limite de l'expérience, j'aurais

et le Midi de mon enfance. Avec eux, j'ai appris une autre ville que celle du passant, les écluses, les marches d'église, les itinéraires de vie, les endroits où l'on peut dormir, ce monde de réseau où tout se sait.

M. C. : Et le danger, comment le gérer ?

A. C. : J'ai une grande force : je ne connais pas la peur. Cela permet de faire des choses que les autres n'osent pas. Et aussi d'échapper au pire, je crois. Mais ça, c'est une histoire de famille : nous sommes tous des têtes brûlées. Mes parents nous ont élevés, ma sœur et moi, comme des guerrières. Ils avaient un bateau, à Porquerolles, et souvent ils le plantaient en pleine mer et tout le monde

sautait à l'eau pour nager. Nous allions comme cela au restaurant, nos vêtements serrés entre les dents pour nous habiller sur la plage. Et, après le repas, dans la nuit, nous regagnions le bord de la même manière. L'aventure perpétuelle. Cela a développé chez moi une écoute assez animale, je crois. Par exemple, chaque fois qu'il allait y avoir de la baston, *(Suite page 10)*

« A rester des heures assise par terre, on aperçoit un autre univers avec d'autres codes. »

pris trop de risques. Les gens auprès desquels j'ai vécu savaient que je n'étais pas des leurs. Je ne leur ai jamais caché. Ils m'ont souvent fait remarquer que j'avais le beurre et l'argent du beurre : moi, je pouvais m'arrêter quand je voulais...

M. C. : Qu'avez-vous découvert de Metz pendant ces mois passés dans ses rues ?

A. C. : A rester des heures assise, agenouillée, on aperçoit le monde autrement. Un autre univers avec d'autres codes. J'ai l'impression d'avoir vu Metz comme les reflets dans l'eau. Je connaissais mal les lieux, imprégnée par Marseille

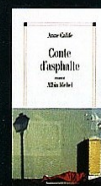
Elle a dormi sur les bouches d'aération de la gare, dans des sas de banques ou des squats dans la vieille ville. Pendant plus d'un an, par intermittence, elle était sous le ciel, logée dans un hôtel « quarante mille étoiles ». A Metz pour l'essentiel et trois jours à la gare de l'Est, à Paris.

MARIE CLAIRE : Vivre dans la rue, c'est du grand reportage, avec des risques. Vous sentez-vous dans la peau d'une journaliste avec ce livre ?

ANNE CALIFE : Non, c'est ma manière d'écrire : je ne peux pas raconter une histoire de l'extérieur, il faut que je ressente. J'ai plein de fiches, celles des



LES PERSONNAGES DU ROMAN EXISTENT VRAIMENT. CES HOMMES ET CES FEMMES LUI ONT RACONTÉ LEUR HISTOIRE. BIEN SÛR, TRAGIQUE À LEUR CONTACT, ELLE RECONNAÎT EN AVOIR APPRIS « MILLE FOIS PLUS SUR L'HUMAIN QU'À UN COURS DE PHILO »...



« Je ne voulais pas rentrer chez moi. J'étais bien, sortie du matériel, des contraintes... »

(Suite de la page 8) je le sentais et je m'éloignais quelques minutes avant que la bagarre n'éclate. Mais cela ne m'a pas empêchée d'être enfermée, un jour, par un type dans un squat ni de vivre des moments un peu difficiles.

M. C. : Comme le pointage et la dépouille ?

A. C. : Oui, toutes les femmes se font violer. La seule façon de s'en sortir, c'est de parler, de ne pas laisser le malaise s'installer. Si l'homme sent qu'on n'a pas peur, il n'a pas le plaisir du chasseur face à sa proie. Il se laisse divertir. Du moins c'était ma technique. La dépouille, c'est plus à Paris que je l'ai vue, le racket le jour de la distribution du RMI, les bandes qui vivent autour des gens de la rue. A Metz, c'est plus calme.

M. C. : Votre livre amène à ne plus regarder les gens de la rue de la même façon. C'était votre objectif ?

A. C. : Oui, c'est ce que je voulais. J'ai risqué ma peau pour cela, pour faire quelque chose contre l'indifférence. Petite, j'allais voir les clochards et je leur parlais. A quarante ans, je m'arrête encore pour sauver une abeille qui se noie dans une flaque d'eau. Je ne supporte pas. Je n'arrive pas à comprendre que quelqu'un soit allongé par terre et qu'on puisse marcher à côté sans le voir. Un enfant tombe, c'est l'affolement général, et eux, ils sont au sol et deviennent transparents.

M. C. : Mais à vivre quelque chose de très différent on prend aussi le risque d'y adhérer, d'y rester. Vous avez eu du mal à en sortir...

A. C. : Je n'en suis pas sortie. Ce n'est pas fini, ce n'est pas commencé. Ça fait partie de moi maintenant, comme un lieu que je n'avais pas encore exploré. Je retourne parfois avec eux. J'avais atteint la limite. Je devais choisir entre sombrer, partir avec eux, quitter mon mari et mes deux enfants ou devenir indifférente. Il n'y a pas d'autre voie. Ma famille a paniqué. Un jour, mon mari est venu me récupérer à cinq heures du matin, malade comme un chien. Il avait appelé ma mère. J'ai compris que ça tournait mal, que mes enfants risquaient d'être confiés à la Dass. J'étais en train de vivre ce que toutes ces femmes que je côtoyais avaient vécu ! Je ne voulais pas rentrer. J'étais bien, sortie du matériel, des contraintes. On observe le monde d'en bas. Assis, on voit passer des pieds, cela crée un martèlement, comme un cœur qui bat. On doit sans doute se retrouver dans quelque chose de très primitif.

« Conte d'asphalte » est paru aux éditions Albin Michel.

À la rue

«Conte d'asphalte» est le cinquième roman d'Anne Calife. Cet écrivain hors normes, qui a déjà écrit un texte uniquement fondé sur les odeurs², travaille sur ce qui se situe au-delà des mots, sur les sensations. Elle dit pourquoi elle a fait de SDF les personnages de cette œuvre d'une rare intensité.

● Dans votre roman, vous mettez en scène des SDF, personnages dont vous avez partagé le quotidien. Que recherchiez-vous ?

Anne Calife – Tout d'abord, eux-mêmes ne se disent pas SDF, mais à la rue. Toute petite déjà, je n'ai jamais supporté de voir quelqu'un allongé par terre, l'indifférence. J'ai voulu entrer dans la peau de ces personnes. Écrire, c'est aller contre l'intolérable. Je suis donc allée vivre à la rue, progressivement. Près de chez moi, à Metz, tout d'abord, puis à Paris, près de la gare de l'Est. La première fois, j'y suis restée une semaine... cela a suffi. Je suis revenue et je suis restée clouée au lit autant de temps. Je travaille sur les sensations. Pour écrire, il me faut les vivre. Mon parcours initial, ce sont les études de médecine. J'ai toute une analyse neurosensorielle. Par exemple, la position accroupie, je vois exactement à quel ça correspond et je peux passer des heures à la décrire. Je suis partie de là. Je m'intéresse uniquement à ce qui n'a pas de mots, les mots ne m'intéressent pas. Je voulais me servir de mon corps comme d'un

soutien sur lequel j'enregistrais les émotions, comme un artiste en arts plastiques avec une toile vierge. Je notais mes émotions au fur et à mesure. J'ai dû rencontrer des centaines de personnes. Je vivais avec elles, j'étais avec elles. Chacune m'a raconté sa vie. Je les écoutais. Juste le fait de les écouter leur redonnait une nouvelle existence.

● Le fait que vous ne soyez pas contrainte de vivre à la rue, est-ce que cela modifie quelque chose ? Est-ce que les autres le savaient ?

A. Calife – Ils le savaient, ils m'insultaient : «T'es une bourgeoise, tu viens te faire des émotions !» Il n'y en a que quatre ou cinq qui aient vraiment compris que j'étais écrivain. Il y avait une grande différence entre eux et moi. Il me restait quelque chose, c'est con à dire, la culture, ce que je savais. Ma façon de m'exprimer n'était pas la même qu'eux, même si je m'adaptais. À la fin, je parlais comme eux. D'ailleurs, il en subsiste des traces dans mon langage courant.

● Vous avez vécu à la rue des expériences extrêmes. Pourquoi avoir choisi le prisme du merveilleux pour votre roman ?

A. Calife – Pour que le lecteur comprenne, se mette à leur place sans souffrir. Cela va vous paraître très prétentieux, mon objectif était qu'on ait une vision différente d'eux. Le problème des gens de la rue, c'est que lorsqu'on en parle, c'est tellement dégueulasse. Bien sûr, il y a Patrick Declerck, lui aussi a fait l'expérience de la rue. Mais lui, il est soignant, moi, je n'ai pas la vision du soignant. L'idée des contes m'est venue en marchant, au fur et à mesure, comme la construction du roman. La rue, c'est avant tout marcher et boire. Marcher pour ne pas crever. J'ai pensé à la forêt des contes, où l'on se perd tout le temps, comme dans *Le Petit Poucet*.

● Pierrette alias Poucette, la narratrice du roman, n'est pas tendre avec les milieux associatifs d'entraide...

A. Calife – Je suis allée dormir dans un

foyer, c'est insupportable. Vous avez le regard social de l'autre qui vous écrase, même si ce n'est pas systématique. Le pire, c'est le regard charitable, la charité c'est affreux. Comment dire ? C'est très difficile, c'est ambigu, je ne les critique pas non plus. Heureusement qu'ils sont là, ce qu'ils font à la rue, je n'en serais pas capable. Il faut de la patience pour y aller tout le temps.

● Le roman va être porté à l'écran...

A. Calife – Miel van Hoogenbemt, qui réalisera le film, m'a confié l'écriture du scénario. L'école du cinéma belge, c'est celle du social, rien à voir avec le cinéma français qui privilégie les vaudevilles. ■

Propos recueillis par Christine Barbacci

1. Albin Michel, 15 euros

2. *Fleur de peau*, éd. H. d'Ormesson, 2006.

Humanité perdue

Les personnages du *Conte d'asphalte* sont tous des SDF et ne l'ont pas choisi. Quelques lignes suffisent à faire voler en éclats la mythologie du macadam, propre à donner bonne conscience aux honnêtes gens. Poucette, la narratrice, vient d'échouer à la rue. Papillon, qui trône près de la fontaine, initie la néophyte aux lois impitoyables d'un univers, plus cruel encore pour les femmes, en recourant au pouvoir des contes, notamment de Perrault. Cette femme à la voix éraliée, au visage boursoufflé par l'alcool, au sourire édenté, n'édulcore en rien le réel. À la fois bonne fée et prophète de l'asphalte, elle dénie la nouvelle venue, lui montre le chemin, la construit. Paradoxalement, ce dur apprentissage la fait naître à la vie. L'auteur tricote magistralement la matière romanesque avec celle du conte. Comme dans ces derniers, la ville n'a pas de nom, ni les eaux qui la traversent. En revanche, les épreuves qu'affrontent les pro-

tagonistes s'avèrent souvent insurmontables, définitives.

La révolte sourd à chaque page. Dévorée par une souffrance inextinguible, Papillon, sublime héroïne tragique, verse dans des colères paroxystiques, le point culminant de l'œuvre restant la scène d'hybris, de démesure dionysiaque, dans la vigne où les deux protagonistes sont allées faire les vendanges. La prose d'Anne Calife, tel un torrent impétueux, fait alors chavirer le lecteur. La vie des personnages est rythmée par les saisons, habitée par la présence du fleuve menacé par la crue. Les références bibliques, elles aussi, finement suggérées, viennent soutenir le propos de l'écrivain. Ainsi, Zippo, le vilain petit canard «sauvé des eaux» par Poucette, lui permet d'affronter sa traversée du désert... Les vertus des contes ne sont plus à prouver. La rue ne dissimule que des enfants perdus : notre humanité perdue. ■

C. B.

CONTRÉCHAMP

Au nom de la déontologie ? De l'équilibre ? De l'humour ? Alain Duhamel a donc été suspendu de toute animation des émissions politiques de France Télévision, durant la campagne électorale. Et, pour faire bonne mesure, on lui a demandé d'en faire autant sur RTL... Et qui donc a été choisi pour remplacer Duhamel à la télé ? Je vous le donne en mille : Franz-Olivier Giesbert ! F. O. G. ! Celui qui, passé du *Nouvel Obs* au *Figaro*, puis de Mitterrand à Chirac, est devenu le maître étalon de cette fameuse girouette, dont le regretté Edgar Faure (grand spécialiste en matière de retournement de veste...) disait, non sans humour : «Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent»... Et le vent est féroce ment sarkozien ces temps-ci ! De Le Lay en Carolis sans oublier Elkabbach et consorts, les médias sont tellement sous sa coupe qu'on se demande même en quoi l'éviction de Duhamel pouvait nuire à Bayrou ? Il règne un tel climat sur les ondes, que les journalistes qui avaient lancé un vigoureux appel («Le "non" censuré dans les médias : ça suffit !») lors de la campagne pour le référendum constitutionnel européen, ont décidé de réactiver leur site (<<http://www.info-impartiale.net>>) en impulsant un nouvel appel pour le respect du pluralisme. Vous allez voir que Giesbert va le signer. ■

Michel Laszlo

[Livres *Le Républicain lorrain, mars 2007*

Pierrette à la rue

Conte d'asphalte, édité chez Albin Michel, déroule son récit dans les rues de Metz où Anne Calife s'est immergée pour ressentir à défaut de comprendre. Un roman est né, juste et sensible.

par Pierre ROEDER

PERSONNE n'est fait pour vivre dans la rue. Pierrette encore moins que les autres. Elle évoluait dans un cocon tissé par son mari plus âgé, qui s'occupait de tout. Elle se croyait protégée, ce n'était qu'aveuglement. Un matin, le téléphone sonne : « **Votre mari est mort** ». Il est parti en laissant des dettes. Les huissiers, oiseaux de proie, sonnent à la porte et saisissent à tour de bras. Pierrette, la femme-enfant, n'a plus rien. Même ses yeux n'ont pas le temps de pleurer. Elle est propulsée hors de chez elle, déposée, délogée, dénudée. En deux pages, le roman d'Anne Calife campe le décor et rappelle à tous ceux qui feignent encore de

l'ignorer : personne n'est à l'abri d'une chute vertigineuse. Elle vous laisse abasourdi sur le trottoir, aux pieds des gens comme il faut qui se détournent pour ne pas se voir. *Conte d'Asphalte*, édité chez Albin Michel, se joue dans la rue là où les projets ne dépassent pas l'heure qui suit. Trop de dangers, de violence, d'impondérables.

Anne Calife, épouse aimée et comprise, mère de famille, domiciliée dans la banlieue de Metz, s'est frottée à cette réalité. Pendant plusieurs mois, par intermittence, elle s'est glissée dans la peau de l'errance, celle qui se glace quand il fait froid et qui bleuit quand les coups pleuvent. Elle voulait une écriture

juste et des personnages fidèles. On ne joue pas avec la réalité quand elle a ce visage-là. Pierrette croise Papillon, femme fracassée dont on sent, d'emblée, que son destin est d'y rester. Elle y restera. Mais avant elle assure l'apprentissage de Pierrette. Et pour mieux faire passer la pilule, la nuit, au squat, elle lui raconte des histoires d'en-

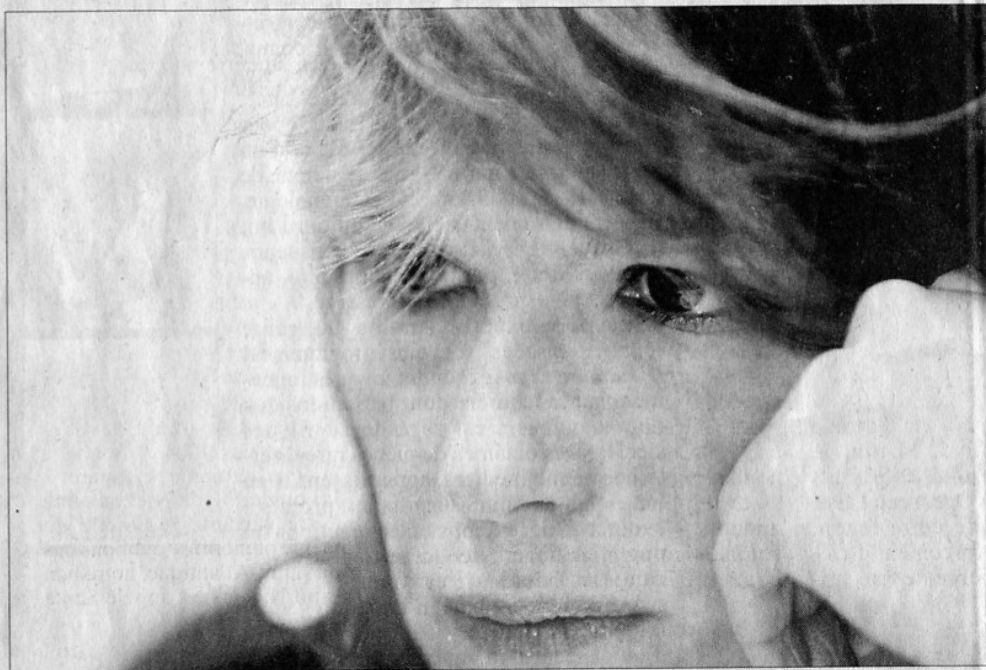
fants puisées dans un recueil de contes, volé dans une librairie du quartier. Ces îlots de rêve sont tout ce qui relie Pierrette à sa vie passée. Elle a tout perdu, même la mémoire, à l'exception d'un fragment de son assiette préférée, illustrée, dans son milieu, par des personnages de Perrault.

Conte d'asphalte n'en fait ni

trop, ni trop peu. L'écueil de l'écrivain en mal d'inspiration qui s'encanaille est évité. L'écriture est sensible, les personnages crédibles.

Et Pierrette que devient-elle ? Elle apprend à survivre et c'est déjà bien.

Δ **Dédicace samedi 31 mars, à 16 h, librairie Hisler-Even à Metz.**



Anne Calife, à travers son roman, rappelle à tous ceux qui feignent encore de l'ignorer que personne n'est à l'abri d'une chute vertigineuse.

Le roman né dans la rue

Le Républicain Lorrain,
janvier 2007

Anne Calife, mère de famille et écrivain, domiciliée dans la banlieue de Metz, s'est immergée dans les rues de la ville pour s'imprégner de l'univers des sans domicile fixe. Elle a été séduite et a eu peur. Elle a pris des milliers de notes. Un an après, *Conte d'asphalte* sort chez Albin-Michel.

Anne arrive en retard. « Comme toujours » s'excuse-t-elle. Son rapport au temps est diffus, aérien. Comme elle. Le mari, chef d'entreprise, a le sens des réalités. Pour deux. L'équilibre est sauf. Anne Calife, quarante ans, originaire de Marseille, s'est posée avec son époux et ses deux enfants, dans une maison près de Corny-sur-Moselle dans la banlieue de Metz. Elle a failli être médecin. Mais en sixième année, elle a arrêté. Définitivement trop à fleur de peau pour pratiquer. Aujourd'hui, Anne écrit des livres. Son cinquième ouvrage *Conte d'asphalte* paraît en février chez Albin-Michel. Une femme se trouve projetée dans la rue. Une autre plus aguerrie, plus résignée peut-être, sera son guide dans cet univers sans concession. « Depuis toute petite, je n'ai jamais supporté de croiser quelqu'un allongé sur le trottoir, c'est intolérable » confie l'auteur.

Pour écrire, Anne a besoin de sentir une réalité qui n'est pas la sienne. Elle choisit l'immersion. Entre 2005 et 2006, la mère de famille se mue en femme de la rue. « au début pendant quelques heures, puis des journées entières et enfin une longue semaine ». Metz et la gare de l'Est seront ses terrains d'expérimentation : « Paris, c'est beaucoup plus violent, car il

y a le problème du racket au RMI au début de chaque mois, à Metz cela se fait aussi, mais beaucoup moins ».

La peur du bonheur

Dans son bagage minimum, Anne emporte l'un de ses premiers romans *Paul et le chat*, où il est question de silence. Avec ses compagnons d'infortune, elle joue carte sur table. Elle est parmi eux pour s'imprégner et écrire. Ils trouvent l'idée étrange, même si dans la rue rien ne surprend vraiment. Assise sur le pavé, elle prend des notes sur les sensations fugaces : « Dehors on a toujours froid, je notais tout le temps malgré mes doigts gelés, j'ai noirci mille pages ». Les odeurs sont prégnantes : « Au début, elles vous prennent à la gorge, mais assez rapidement on ne les perçoit plus, on s'habitue ». De l'intérieur, la perception s'affine, des visages émergent, des histoires se révèlent. Anne distingue ceux qui ne font que passer : « Ils ne parlent pas, ils s'accrochent et saisisent la première chance pour rebondir ». Et puis il y a les autres, ceux qui « ont quelque chose de cassé et n'ont plus la force de réagir, ils ressentent le passé, ils peuvent être à deux doigts de trouver une solution, un appartement par exemple, mais au dernier



Photo Pascal BROCARD

Anne Calife : « Dans la rue, il y a des chagrins d'amour terribles, d'ailleurs derrière les bastons, il y a souvent une femme. »

moment ils renoncent, comme s'ils avaient peur du bonheur et besoin de répéter l'échec à l'infini ».

Moins qu'un pigeon

Ses proches s'étonnent de sa démarche et s'inquiètent, elle persévère : « Je ne suis pas courageuse, je ne ressens pas la peur, ce n'est pas la même chose ».

Pendant plusieurs mois,

par intermittence, elle partage le quotidien des sans-abris, peuplé d'histoires d'amour et de haine : « Il y a des chagrins terribles, ils sont toujours amoureux ; d'ailleurs derrière les bastons, il y a souvent une femme ». Elle pense à Raymonde (N.D.L.R. : le prénom a été changé), qui l'a beaucoup aidée : « Je l'ai revue récemment, en un an elle en a pris

dix ». Car la rue ravage les corps et les visages, même si les femmes « se tartinent de crèmes pour se protéger ».

Anne ne fume pas, ne boit pas. Elle n'a pas succombé à l'appel irrésistible de l'alcool quand la réalité devient l'ennemi. « Demandez aux sans-abri quelle est leur couleur préférée, ils vous diront tous le bleu, la couleur du rêve » relève Anne, glacée par l'in-

différence des gens qui passent : « Quand vous êtes assis par terre, vous devenez transparent, on vous voit moins qu'un pigeon ». Un jour, Anne a décidé de rentrer chez elle pour écrire son roman.

Sa famille l'attendait avec impatience. C'est toute la différence.

Pierre RØEDER.

Actu de la semaine ► Metz

“Conte d’asphalte” d’Anne Calife

« Conte d’asphalte » d’Anne Calife, paru chez Albin Michel, est le cinquième roman de cette Marseillaise d’origine. L’écriture lui « est tombée dessus » un jour et elle publie depuis 1999. Elle s’est installée en Lorraine il y a quinze ans.

« J’ai rencontré mon mari, Marseillais comme moi, pendant mes études de médecine que je n’ai pas menées tout à fait à leur terme. Mais c’est en Lorraine, du côté de Metz que nous avons ancré notre famille ; c’est ici que se plantent nos racines : nos enfants sont des Lorrains. Et c’est en Lorraine que j’ai commencé à écrire, alors que j’étais enceinte de notre premier enfant. Je n’avais jamais écrit auparavant. J’avais trente et un ans.

On peut dire que l’écriture m’est ‘tombée dessus’. A partir de ce moment-là, ma vie a été organisée d’une façon complètement différente et je n’ai plus cessé d’écrire. J’écris à peu près un livre par an, toujours des romans. Tous ne sont pas publiés...

Je travaille actuellement à un prochain roman pour lequel je suis allée me recueillir sur des lieux de culte de toutes religions, notamment à Jérusalem. Il sera composé de sept chapitres, comme les sept couleurs de l’arc-en-ciel. J’écris également le livret d’un opéra qui sera donné en 2009 à l’Opéra du Rhin, l’Opéra de Lille et celui de Limoges. Écrire, pour moi, c’est toujours travailler sur les sensations, l’absence de mots, la limite au-delà de laquelle les mots ne vont plus : le silence, les odeurs, le corps, et maintenant les couleurs. C’est précisément cette limite-là que j’ai envie de

mettre en mots. Dans mon travail littéraire, j’ai besoin de me servir de moi-même, de mon corps comme d’une toile vierge, une plaque photographique, sur laquelle viennent s’inscrire des sensations. »

Lignes croisées

Pour écrire Conte d’asphalte, parce qu’elle ne supportait pas la vue des hommes et femmes à la rue, Anne Calife y est allée concrètement, elle a « prêté (son) corps à l’expérience de la rue » pour que s’y inscrivent les sensations de « ceux de la rue » : la faim, l’hygiène problématique, l’absence de regards des passants, l’absence de respect, les insultes, la brutalité. Le pire de tout : l’indifférence ! Elle a notamment dormi sur une plaque d’aération du chauffage de la gare de l’Est à Paris : un poumon brûlé.

L’auteur a voulu entrer dans l’intolérable, aller à la rencontre de l’insupportable pour ne plus y être confrontée, à remplir des milliers de fichiers Word sur le sujet. Depuis l’enfance, elle n’a jamais supporté la vue d’un homme au sol devant lequel elle passe debout. Ce croisement des lignes géométriques verticale et horizontale, où celui qui passe, vertical, n’accorde pas même un regard à l’horizontal...

Mais qu’on ne s’y trompe pas : la démarche d’Anne Calife n’est pas éthique, pas plus que militante. C’est quelque chose d’animal, de l’ordre du viscéral, du pulsionnel : il lui faut adresser un regard d’humain à un autre humain, qu’il soit debout ou à terre.

Dans ce roman, les contes de Perrault sont particulièrement présents, façon de sublimer les sensations pour le lecteur : « J’ai classé les sensations par ordre d’apparition : par exemple, marcher, se perdre, c’est le conte du Petit Poucet, la peur du noir, c’est l’Ogre, se piquer, la drogue, c’est la Belle au Bois dormant se piquant au fuseau... » Le « fleuve » dont il est question



est notre Moselle, sur laquelle se promènent les canards et les cygnes, ces points d’interrogation sur l’eau ».

La lecture de ce livre est bouleversante, elle peut changer quelque chose dans le regard. Soudain, la question : « Oui, mais si je donne de l’argent à un drogué, cet argent risque de lui servir à en acheter ? » n’a plus lieu d’être.

Je l’ai posée, cette question, naïvement, à Anne. Sa réponse a fusé, dure, sans appel : « Qu’est-ce que vous y connaissez à la drogue ? Ce qu’il fait de la pièce que vous lui donnez le regarde ! Et puis, un regard, un mot, ne serait-ce que pour dire que vous n’avez pas de pièce à lui donner, c’est ça qui fait de lui un humain, pas votre jugement ! »

Lire “Conte d’asphalte”, ce n’est pas trouver une solution à tous les sans-logis, c’est accepter de changer son regard, « accepter l’impuissance aussi : on ne peut pas toujours faire quelque chose... » Anne Calife aime les gens de la rue, autant qu’elle détecte le fait qu’il y ait des gens à la rue. Elle leur parle et lorsqu’elle rencontre ses compains de galère, elle « ne leur donne jamais quelque chose d’utile », le plus beau des cadeaux. Dans ce livre elle pose la question de la misère et constate qu’elle n’a pas la réponse.

Anne de Rancourt

► Conte d’asphalte est d’ores et déjà adapté au cinéma par le producteur « Entre chien et loup » ; l’adaptation a été scénarisée par l’auteure et réalisée par Miel van Hoogenbemt. Le film a été tourné en partie en Belgique, au Luxembourg et à Metz.

► Dimanche 25 février était créé au Centre Culturel Pablo Picasso, à Homécourt (54), Tiktaalik, d’Anne Calife, par le Théâtre du Paradis. Un spectacle onirique servi par Christine Barbot (comédienne) et Leïla Bessahli (danseuse) dans une mise en scène de Danièle Rozier et sur la musique de Benoît Stasiaczik.



Calife métamorphose les SDF
sonnages fantastiques.

brano.

Petit Poucet contre Barbe-Bleue

ANNE CALIFE

Précipitée à la rue au décès de son mari, une femme doit survivre dans un monde parallèle hostile. Un roman enchanteur sur la réalité des sans-abri.

À L'HEURE où les médias braquent leurs caméras sur les tentes du canal Saint-Martin, Anne Calife publie un roman sur les sans-abri, moins pour témoigner du froid et de la soupe populaire, qu'elle a expérimentés pour son livre, que pour nous raconter une histoire.

Qui pourrait bien commencer par « Il était une fois » un conte peuplé de sorcières, de sous-bois fantastiques et d'enfants perdus.

Pierrette est l'une d'eux. Une femme de quarante ans, à la silhouette enfantine, que la mort de son mari précipite à la rue. Du jour au lendemain, la fée du logis doit devenir la reine de la débrouille. Il ne lui reste rien, à part les morceaux d'une assiette illustrée avec des personnages de Perrault. Petit Poucet

rencontre Papillon, une femme qui serait belle, n'étaient ses ongles noirs, sa voix rocailleuse et son visage boursoufflé d'alcool. Pap, c'est sa marraine la fée, qui sort de sa manche un billet de 20 euros ou un recueil de contes, lui prépare un lit douillet, en la houspillant gentiment : « Fais pas ta princesse au petit pois. » Elle l'initie à la rue, lui apprend à se méfier des ogres et à apprivoiser l'obscurité, qui la terrifie.

De foyers en squats se dessine un monde parallèle, fourmillant, hostile, difforme. On y voit des hommes maigres comme des

squelettes, aux barbes bleues par la nuit, des loups aux dents aiguës, des femmes aux cheveux rouge sang, balafrées. Certains disparaissent, d'autres apparaissent, sortis de prison ou d'un fourgon de police. Tous, éclopés, galeux, drogués, forment la nouvelle famille de Pierrette.

Ses yeux, qui ont fini par s'acclimater, ne s'effraient plus de leurs étrangetés. Pour elle, les étrangers, ce sont les princes et princesses, qui sortent repus des restaurants chics et rentrent dans leurs châteaux en carrosse BMW. À l'instar de Pier-

rette, la rêveuse, qui paillette la réalité, Anne Calife déguise cette tribu de clochards en personnages fantastiques, changeant d'humeur et d'apparence d'un coup de baguette magique. Dans ce *Conte d'asphalte*, elle a la délicatesse de nous enchanter, quand il aurait été si facile de nous culpabiliser.

ASTRID ÉLIARD

Conte d'asphalte

d'Anne Calife

Albin Michel, 250 p., 15 €

Le Figaro, mai 2007

Sarah Polacci
Publiq' avril 2007

Anne Calife

la rue à fleur de peau

Avec les années et au fil des romans, la messine Anne Calife s'intéresse de plus en plus aux sensations. Après *Fleur de peau* où elle traitait des odeurs, elle s'est tournée vers la vie de la rue, lieu où les sensations sont exacerbées. Durant un an, elle a récolté des témoignages pour *Conte d'asphalte*, roman qui lui tient à cœur et dont le réalisateur belge Miel Van Hoogenbergh compte faire un film...



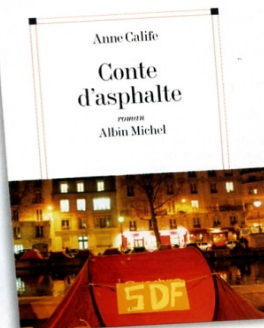
© Jean-Marc Lubron

Publiq' : Qu'est-ce qui a motivé le projet de ce livre ?

Anne Calife : Depuis toute petite, ça a toujours été intolérable, moi qui marche, qui suis verticale, de voir d'autres qui sont horizontaux ou assis par terre. Petite, j'allais déjà m'asseoir à côté d'eux et on me disait « c'est sale, il ne faut pas y aller ». Sur le plan de l'émotion, j'ai voulu me confronter à ce qui me paraissait intolérable. C'est ce qui a motivé ma démarche. Ensuite, pour l'écriture, j'ai progressé et je me suis rendue compte que ce que je savais faire, c'était décrire les sensations, les odeurs, les couleurs. Je me suis dit, « si tu sais décrire tes sensations, pourquoi ne pas décrire celles des autres ? » J'avais la maturité littéraire pour le faire. Avant j'étais trop tournée sur mon nombril. J'ai voulu mettre au service des autres ce que je savais faire. Et il fallait que je vive les sensations des autres pour pouvoir les écrire. Donc j'ai voulu tout vivre.

P' : Vous n'avez pas arrêté de prendre des notes pendant cette année passée dans la rue...

A.C. : J'ai plus de 2000 pages de notes. Mon fichier, je l'ai



fait par sensation et par personne. Chaque personne rencontrée me racontait sa vie, et pour chaque sensation que je ressentais, il y avait un fichier : le fichier « se faire insulter », le fichier « indifférence », le fichier « position assise »... Quand je suis rentrée chez moi, j'ai fait chaque chapitre en fonction des sensations. Pour le travail de recueil de données, j'ai fait abstraction de moi, de ma vie, de ma peau, car j'ai risqué ma peau plusieurs fois. Ça avait un côté sacrificiel, je me suis servie de moi comme un cobaye, j'ai même pris du subutex, le substitué à l'héroïne, et j'ai noté mes sensations. C'est après que j'ai construit l'histoire et que j'ai fait ce roman.

P' : Qu'est-ce que ça vous a apporté, en tant que femme ?

A.C. : Ça m'a fait grandir, m'interroger sur le don de soi. Je recevais beaucoup, bizarrement, c'est peut-être les personnes qui

m'ont le plus donné. Accepter aussi l'impuissance, accepter qu'on ne peut rien faire et qu'on n'a rien à faire. Rester humain devant l'inhumain aussi. Dans la rue les relations humaines sont d'une force terrible

P' : Vous êtes maman, comment vos enfants ont vécu cela ?

A.C. : Oh, mes enfants en ont déjà vu avec moi. Je suis un numéro quand même ! Je suis un peu à part, je vais courir en pleine nuit, je n'ai jamais eu peur de l'homme. C'est l'éducation que je leur donne.

P' : Une fois le livre fini, vous vous êtes sentie comment ?

A.C. : Je suis partie directement en Palestine. Je ne sais pas pourquoi j'ai autant brûlé, peut-être parce que j'ai 40 ans cette année, je me suis dit qu'il fallait que je fasse tout ça avant 40 ans. Je commence à être fatiguée. J'avais besoin d'être encore en danger. J'ai enchaîné directement avec Jérusalem. Et je suis allée prier partout. J'étais tantôt juive, tantôt musulmane, tantôt chrétienne...

Propos recueillis par Sarah POLACCI

Conte d'asphalte, éd. Albin Michel, 15 €

CLAUDE GOUTIN
"DESSINS AU COURS DES JOURS",
CARNETS

Du 3 mars au 27 mai 2007
CHÂTEAU DE COURCELLES - ESPACE EUROPA-COURCELLES
MONTIGNY-LÈS-METZ

Château de Courcelles

Montigny
LES-METZ

La rue au corps à corps

Anne Calife a vécu avec les SDF pour écrire son roman, *Conte d'asphalte*

Auteur : **Anne Calife**
Titre : ***Conte d'asphalte***
Éditions : **Albin Michel,**
250 p., 15 euros
●●●●●●●●

LITTÉRATURE. Faire volontairement l'expérience de la rue pendant un an, tester un produit de substitution à la drogue comme le Subutex pour en ressentir les effets ("ça réchauffe encore plus vite que l'alcool"), errer, dormir dans les squats, dans les foyers ou à la belle étoile... Ni délire de jeune fille rebelle attirée par le vagabondage, ni techniques d'investigation de grand reporter poussées à l'extrême, ce sont là les choix d'Anne Calife, trentenaire mariée et mère d'un petit garçon. "Une folle", ont pensé certains.

D'un foyer à l'autre
Des rues de Metz et de la

gare de l'Est, à Paris, elle a connu la misère la plus noire pour pouvoir écrire ce roman, *Conte d'asphalte*. Certes, elle revenait régulièrement au foyer familial, mais pourquoi aller si loin avant de prendre sa plume ? Une pulsion née d'un malaise, semble-t-il : "Je trouve intolérable d'être en position verticale devant quelqu'un à l'horizontale. Déjà toute petite, j'allais m'asseoir au milieu des clochards. En tant qu'adulte, j'ai franchi le pas en faisant l'expérience de ce corps à corps avec l'insupportable." Et puis, la jeune femme, qui en est à son cinquième roman, a pris l'habitude de "vivre" ce sur quoi elle veut écrire. Pour *Fleur de peau*, par exemple, elle effectuait une plongée dans

l'univers des odeurs en "testant" la prison. "Plus sensitive que cérébrale, je ne suis pas une experte dans l'art du récit, mais je me sens douée pour traduire les sensations, l'invisible, l'indicible." Au final, avec les contes de Perrault pour fil

conducteur ("ma façon de moi de transfigurer le sordide, de planer"), Anne Calife déroule un roman très poétique et non moralisateur : "J'espère juste changer un peu

"C'est dans la rue que j'ai le plus rencontré l'homme."

Anne Calife

le regard des gens sur les sans-abri, qui souffrent encore plus de l'indifférence que du froid et de la faim. Pour quelqu'un qui fait la manche, des yeux qui se détournent font plus de mal qu'un 'désolé, je n'ai pas d'argent' ou un sourire gêné. En ce qui me concerne, c'est dans la rue que j'ai le plus rencontré l'homme, capable du pire comme du meilleur. J'en suis revenue élevée spirituellement et j'ai fait des rencontres qui m'ont changée à jamais." Une adaptation du roman au cinéma est actuellement en cours.



Anne Calife

© ALBIN MICHEL

OLIVIER AUBRÉE